

XYZ. La revue de la nouvelle

Et ce serait bon de t'entendre rire

Jean-Paul Beaumier



Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4399ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1999). Et ce serait bon de t'entendre rire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 7–11.

Et ce serait bon de t'entendre rire

Jean-Paul Beaumier

Who wants flowers when you're dead ?

Nobody.

J. D. Salinger, *The Catcher in the Rye*« **A**nne ! Anne ! »

Tu allais à nouveau te perdre dans la foule, apparition aussitôt évanouie, et tout autant que je m'étais surpris à crier ton nom, j'étais étonné de me lancer à ta poursuite, fendant la foule indolente du milieu du jour, bousculant au passage les personnes qui venaient en sens inverse et qui avaient sans doute croisé ton regard, comme elles croisaient maintenant le mien. Peut-être y avait-il quelque chose de commun, à notre insu, dans nos regards respectifs. Comment savoir, si ce n'est en te rattrapant, en trouvant réponse dans l'éclat de tes yeux dont je n'ai jamais su nommer la couleur.

Il m'était souvent arrivé de me demander ce que tu étais devenue, si tu avais poursuivi tes études en littérature, si tu avais quelqu'un dans ta vie, des enfants, mais en à moment-là, au milieu de tous ces gens qui s'écartaient à mon passage, j'étais davantage sous le choc. Tu n'avais absolument pas changé. C'est sans doute cette impression de temps subitement aboli qui m'a fait me lancer à ta poursuite. Tel un coureur dont toutes les énergies et les pensées convergent vers le fil d'arrivée, je n'avais plus qu'une seule idée en tête : te rejoindre, poser ma main sur ton épaule et te voir enfin t'arrêter, te retourner, surprise à ton tour de me voir là, souriant tout autant qu'essoufflé. Tu éclaterais sûrement de rire à la vue de ce coureur cravaté à moitié plié en deux, au front dégarni et aux quelques kilos en trop, et ce

serait bon de t'entendre rire, de se jeter dans les bras l'un de l'autre.

Pas un instant il ne m'est venu à l'esprit que tu puisses être gênée, voire embarrassée par cet élan incontrôlé qui m'empêchait de penser au delà du moment où je t'aurais rejointe. Pas un instant je n'ai pensé que tu avais pu m'apercevoir la première, t'empressant aussitôt de détourner le regard de peur d'attirer le mien et de devoir venir à ma rencontre, piégée par le passé, alors qu'une voix à l'intérieur de toi t'intimait de ne pas t'arrêter, de poursuivre au plus vite ton chemin.

Est-ce cette dernière pensée, laissée dans ton sillage, qui a ralenti ma course et fait que je m'arrête bientôt complètement ? Je n'étais plus qu'à quelques enjambées, à portée de voix, j'aurais maintenant pu prononcer ton nom sans crier et j'étais persuadé que tu devinais ma présence dans ton dos, que tu entendais ma respiration à bout de souffle, mais je n'ai rien fait pour te retenir. Je t'ai regardée t'éloigner avec le même serrement, avec le même sentiment de dépossession qui ne m'a plus quitté depuis ce matin-là où, seul dans la lueur naissante du jour à venir, je criais ton nom.



« Je ne veux pas que tu m'achètes de fleurs », m'avais-tu fait promettre, et j'avais acquiescé à ta demande avec d'autant plus de facilité qu'offrir des fleurs à une jeune fille me semblait la chose la plus ridicule qui fût.

Nous nous connaissions à peine et j'avais été très étonné que tu m'invites. Au téléphone, ta voix, dont j'ai tout de suite envié le calme, l'assurance feutrée, contrastait avec le malaise que j'éprouvais et qui devait s'entendre. Si j'ai accepté ton invitation, c'est que je craignais encore davantage l'impression que je te laisserais en refusant.

Au cours des semaines qui ont précédé le bal, nous nous sommes vus de temps à autre, le plus souvent chez toi où nous

passions des heures dans ta chambre sans crainte d'être dérangés. Sitôt la porte refermée, nous nous abandonnions avec fougue au désir qui nous submergeait et auquel nous ne savions répondre que maladroitement. Tu me récitais parfois de longs extraits des livres que tu lisais, et je me rappelle qu'un jour tu m'avais lu un passage d'un roman de J. D. Salinger, *The Catcher in the Rye*. J'ai tout de suite été envoûté par cette écriture qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais lu jusqu'alors. J'ignore combien de fois j'ai pu relire ce roman depuis, je sais seulement que chaque fois que mon regard se pose sur le dos de la couverture, je retire le livre du rayon de la bibliothèque et je nous revois dans ta chambre tandis que ta voix épousait celle du jeune Holden Caulfield en qui tu devais reconnaître plus qu'un double, l'âme sœur que je ne suis sans doute pas parvenu à être à tes yeux.

Pour les fleurs, j'ai compris quelques jours avant le bal ton refus obstiné d'en recevoir. Un soir que nous étions dans ta chambre, ta mère a fait irruption en compagnie de ton frère aîné pour nous entraîner dans une folle virée au milieu des pierres tombales du cimetière situé tout près de chez toi, allant d'une rangée de gravier à l'autre jusqu'à ce qu'elle ait composé le bouquet de fleurs qui remplacerait le précédent sur la table du salon. « C'est un jeu », m'avais-tu dit lorsque nous nous étions retrouvés à nouveau seuls dans ta chambre, loin des fleurs dont le parfum m'avait rapidement incommodé. « Depuis la mort de papa, maman trouve idiot de gaspiller d'aussi jolies fleurs. » Et avant que j'aie pu dire quoi que ce fût, tu avais posé tes lèvres sur les miennes, cherchant sans doute à me faire oublier les paroles de ta mère qui me répétait à tout moment, avec ce sourire si semblable au tien, « n'oublie pas les fleurs, jeune homme ».

Je n'ai jamais su ce que j'éprouvais véritablement à ton endroit. Bien sûr, tu me plaisais, mais chaque fois que tu plongeais ton regard dans le mien, chaque fois que nous nous embrassions, je me sentais pris d'un immense désarroi, comme si je

craignais de perdre pied, de céder à une force, à une volonté indépendante de la mienne.

Je devais te prendre chez toi, mais, au dernier moment, tu as préféré que nous nous retrouvions dans un petit café situé à proximité de l'hôtel où avait lieu le bal. Sans doute craignais-tu que ta mère, me voyant arriver les mains vides, comme tu me l'avais fait promettre, ne nous obligeât au dernier moment à faire un détour par le cimetière pour te composer un bouquet de circonstance.

De cette soirée, je n'ai gardé qu'un souvenir diffus que les années ont sans doute altéré davantage. Nous avons dansé et bu jusqu'après minuit, et je prenais plaisir à me laisser porter par la musique, à m'abandonner à l'impression d'apesanteur que procure le champagne. La dernière danse venue, tu continuais de me sourire sans te soucier des tractations qui se déroulaient autour de nous alors que les petits groupes du début de la soirée se reformaient, nous excluant sans même que je m'en rende compte, que je cherche à m'en soucier. Nous sommes repartis comme nous étions arrivés, à la différence que ta tête reposait maintenant sur mon épaule et que je me sentais merveilleusement bien. La nuit était douce et j'étais prêt à marcher ainsi toute la nuit, sans savoir qui de nous deux guidait l'autre, sans me soucier de ce qui arriverait par la suite. Bientôt, nous nous sommes retrouvés devant l'entrée du cimetière où ta mère nous avait entraînés. Je t'ai demandé si tu étais fatiguée, si tu désirais que nous nous reposions un instant sur l'un des bancs qui se faisaient face dans l'allée centrale. As-tu acquiescé à ma demande ou t'ai-je entraînée sans autre pensée que celle d'apaiser la tristesse que je devinais dans ton regard, de prolonger à l'infini ces instants magiques ? Comme j'allais caresser ta joue, ta main s'est posée sur la mienne, tes lèvres scellant les miennes, et je n'ai plus eu aucune résistance à t'offrir.

Dormais-tu ou feignais-tu d'être endormie ? Encore aujourd'hui, il m'arrive de me le demander. Derrière nous, sur un monticule de terre meuble, une gerbe de roses rouges resplen-

dissait dans la lueur matinale de ce début du mois de juin. Jamais je ne m'étais senti aussi bien, aussi léger. Plus je regardais les fleurs, plus elles m'attiraient. Elles oscillaient sur leurs longues tiges fragiles, comme au milieu d'un champ où nous aurions trouvé refuge. Tu ne rentreras pas les mains vides, me disais-je en choisissant les plus belles, les plus odoriférantes, il te faudra seulement les couper légèrement avant de les mettre dans un vase, à moins que tu ne désires les faire sécher, tête en bas, comme moi en ce moment te cherchant du regard...

Là où quelques instants plus tôt tu étais étendue, il n'y avait plus que mon veston froissé.

« Anne ! Anne ! »

Le silence percutait contre chacune des pierres tombales. Un bouquet inachevé entre les mains, jamais je ne saurai si j'ai vraiment crié ton nom dans cette aube inoubliable, s'il s'agit bien de toi qui t'éloignes au milieu de cette foule.